

royaume de Navarre. On l'a aussi confondu parfois, mais avec plus de vraisemblance, avec saint Fraigne (Fermère, Frenir, Frevir), confesseur, honoré en Angoumois au 30 août, et à Bazas (*oppidum Vasatum*), dans la Gironde, au 1^{er} octobre. vi^e s. probablement. — A Arezzo (*Arretium*), ville épiscopale de la Toscane, sainte Antilie ou Anthille, vierge et probablement martyre, déjà nommée au jour précédent. On l'honorait autrefois comme vierge à Civita-Vecchia et à Arezzo ; cette dernière ville célébrait sa fête le 27 septembre, et une indulgence de cent soixante jours était attachée à la récitation de son office. Aux xvi^e et xvii^e siècles, ces deux villes l'honorèrent comme vierge au 24 septembre ; aujourd'hui, à Arezzo et à Montepulciano, on la fête comme vierge et martyre. Cette dernière ville possède son chef ; Arezzo se glorifie de posséder son corps : il repose près de ceux des saints Donat, Laurentin et Pergentin. Les Actes où sainte Anthille est qualifiée du titre de fille de l'empereur Théodose sont complètement erronés ; l'erreur est venue de ce qu'on a confondu saint Donat d'Arezzo (7 août 361) avec saint Donat d'Euria, en Epire (30 avril 387). — A Naples (Italie méridionale), et à Barcelone (Catalogne), la bienheureuse Marie de Cervellione, appelée vulgairement Marie de Socos, vierge, de l'Ordre de Notre-Dame de la Merci pour la Rédemption des Captifs, et dont nous avons donné la vie au 19 septembre. 1290.

SAINT FIRMIN DE PAMPELUNE,

PREMIER ÉVÊQUE D'AMIENS ET MARTYR.

Commencement du i^{er} siècle.

*En fines patrios deserit, oppida
Lustrat præco Dei, ruraque Gallica ;
Et quocumque volat, plurima civium
Christo millia subicit.*

Firmin quitte sa patrie ; il court, missionnaire intrépide, annoncer la bonne nouvelle dans les villes et les campagnes de notre France ; et, à sa voix éloquente et convaincue, des milliers de voix répondent : Nous croyons au Christ !

Hymne de saint Firmin.

Firmin naquit à Pampelune dans la seconde moitié du premier siècle. Son père, nommé Firme, était, par le rang et la naissance, le premier des sénateurs de la cité ; sa mère s'appelait Eugénie : tous deux étaient, quoique païens, remarquables entre tous leurs concitoyens par l'honnêteté de leur vie et la douceur de leur caractère. Ils avaient trois enfants, deux fils et une fille ; Firmin, l'aîné des trois, était destiné à opérer ici-bas de grandes choses et à fonder l'Eglise d'Amiens, dont il est la première et la plus grande gloire.

Sous le règne de l'empereur Claude, en l'an 48, quelques années après l'ascension de Notre-Seigneur, le bienheureux Pierre, prince des Apôtres, qui avait reçu la charge de paître les brebis et les agneaux, avait envoyé dans les Gaules l'évêque Saturnin, son disciple, qui établit son siège à Toulouse. Aidé de ses deux disciples Honeste et Papoul, il eut le bonheur de convertir un grand nombre des habitants de cette vaste cité. Quand il commença à y voir la foi un peu répandue, il chargea saint Honeste d'aller prêcher en Espagne le culte du vrai Dieu. Celui-ci s'empressa de franchir les Pyrénées et arriva dans Pampelune, où il annonça l'Evangile.

Le sénateur Firme et sa famille l'ayant entendu, furent surpris de ce langage nouveau pour eux. Touchés de la grâce, ils demandèrent au saint missionnaire quelle religion il voulait leur faire embrasser, ou quel Dieu il

voulait leur faire adorer à la place de leurs idoles. Le saint prêtre, après les avoir instruits, se hâta de retourner à Toulouse, et d'informer son maître des heureuses dispositions dans lesquelles il avait laissé à Pampelune le sénateur Firme et sa famille. A cette nouvelle, saint Saturnin quitta Toulouse et se dirigea promptement, avec Honeste, vers la ville de Pampelune. Leurs prédications, accompagnées de miracles éclatants qui venaient confirmer leurs paroles, amenèrent le peuple entier à se convertir ; près de quarante mille personnes vinrent demander le baptême au saint évêque de Toulouse. Saint Firmin fut baptisé par Honeste, et ses parents par saint Saturnin, qui confia à son compagnon le soin de continuer son œuvre à Pampelune.

Firme devint aussi un ardent propagateur de la foi ; il s'efforça, par de douces exhortations, de soumettre au joug du Seigneur tous ceux sur lesquels il avait quelque autorité. Par la suite des temps, toujours catholique de foi et d'action, il confia à saint Honeste le jeune Firmin, qui était déjà son fils par le baptême, afin qu'il l'instruisît des belles-lettres et de la religion ; voulant que le prêtre au zèle duquel lui et les siens devaient la grâce du Christianisme, fût le maître chargé de former le cœur et l'esprit de ce qu'il avait de plus cher au monde, le premier-né de ses enfants. Le choix du maître présageait en quelque sorte les hautes destinées de cet enfant de bénédiction. Sous la direction d'un tel guide, le jeune chrétien ne pouvait qu'avancer à grands pas dans le chemin de la perfection. Firmin fit de rapides progrès dans les sciences et dans la vertu. De jour en jour sa conduite devenait plus exemplaire, en même temps qu'augmentait son amour pour la divine profession qu'il voulait embrasser ; comme le reste de sa vie le montra d'une manière éclatante, il recueillait précieusement les enseignements qu'il puisait à une source si pure, et il était un modèle de bonnes œuvres.

A l'âge d'environ dix-sept ans, il était déjà instruit dans les lettres et dans la doctrine catholique. Il allait avec assiduité à l'église chanter, à chaque heure, les louanges de Dieu et de ses Saints. Dans un âge aussi peu avancé, il se donnait tout entier à l'étude et à la prière. Il aimait à rester longtemps dans le lieu saint et y allait souvent prier. Insatiable dans l'accomplissement des divins préceptes de la religion, il ne cessait de les méditer. Enfin, tout dans sa conduite respirait un tel parfum de sainteté que saint Honeste, qui commençait à vieillir, ne fut pas longtemps à apprécier les heureuses dispositions de son élève. Son cœur paternel se réjouit de toutes les espérances qu'elles lui faisaient concevoir, et, désireux de le faire encore plus avancer sur les degrés de la vertu, non-seulement il commença bientôt à se faire accompagner par Firmin dans ses courses apostoliques, mais il le fit même ensuite prêcher à sa place dans les faubourgs et dans les villages. Le jeune chrétien faisait ainsi l'apprentissage de l'apostolat. Il s'essayait à ce grand combat qu'il devait livrer un jour à l'idolâtrie, dans sa glorieuse conquête évangélique de la Picardie. C'était pour lui une joie de remplir ces saintes fonctions ; il s'en acquittait avec tout le zèle dont il était capable, et, malgré sa jeunesse, avec une pieuse et admirable gravité ; affermissant les faibles et excitant encore à de meilleures choses ceux qui étaient affermis dans leur foi. Il savait, quand il le fallait, confondre les incrédules par ses raisonnements ; et en même temps sa parole, douce autant que persuasive, amenait à Jésus-Christ ceux qui étaient encore dans les ténèbres du paganisme.

Sept ans s'étaient écoulés ; Firmin avait continué d'avancer ainsi dans

la science de la religion et sur les degrés de la sagesse. Il était parvenu au faite de la vertu. Il continuait à aider son pieux maître dans son laborieux ministère et allait même prêcher l'Evangile dans les lieux que la distance et la vieillesse empêchaient Honeste de visiter souvent, quand, à l'âge de vingt-quatre ans, il fut jugé digne d'être élevé au sacerdoce. Alors saint Saturnin n'était plus ; ses vertus apostoliques lui avaient mérité la palme du martyre. Irrités du silence des oracles, rendus muets par la présence de l'évêque chrétien, les habitants de Toulouse l'avaient attaché à un taureau furieux, qui l'avait mis en pièces dans les rues de sa ville épiscopale. Ce fut donc saint Honorat, son successeur, qui conféra à saint Firmin l'onction sacerdotale.

La prêtrise ne fut pour notre Saint qu'un nouvel aiguillon qui vint exciter davantage son zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Son vénérable maître continuait de le faire prêcher à sa place ; il s'acquittait de ce devoir avec une piété et une constance admirables et était fort goûté par le peuple, qui était très-religieux. Aussi, saint Honeste, voyant avec bonheur la sainteté éminente de son élève, prévint sans doute qu'il était destiné à devenir un des premiers ouvriers de la vigne du père de famille, et il envoya de nouveau son disciple, devenu son collaborateur, à saint Honorat, pour qu'il lui imposât les mains et le sacrât évêque.

Quand Firmin fut arrivé auprès de l'évêque de Toulouse, celui-ci reconnut qu'il avait été prédestiné à l'épiscopat et choisi par le Seigneur, pour annoncer aux nations la parole de vie et la grâce du salut. Il lui donna donc la consécration épiscopale pour qu'il allât prêcher le vrai Dieu dans l'Occident. « Réjouissez-vous, mon fils », lui dit-il publiquement, « parce que vous avez mérité d'être pour le Seigneur un vase d'élection. Allez donc dans toute l'étendue des nations ; vous avez reçu de Dieu la grâce et la fonction de l'apostolat. Ne craignez rien, car le Seigneur est avec vous : mais sachez qu'en toutes choses il vous faudra beaucoup souffrir pour son nom, afin d'arriver à la couronne de gloire ».

Combien le cœur de Firmin dut palpiter de joie en écoutant ces belles, ces saintes paroles. Désormais sa mission est assignée ; il va quitter le pays qui l'a vu naître, il abandonnera ses biens et ses parents pour aller fonder une Eglise bien loin de sa patrie, et faire régner Jésus-Christ sur une terre où le démon régnait en souverain absolu. Pendant le cours de cet apostolat il lui faudra « beaucoup souffrir pour le nom du Seigneur » ; loin de le décourager, cette pensée l'excite et l'enflamme. Il ne redoute pas les souffrances ; au contraire, il les désire ; car pour celui qui n'a pas combattu il n'est pas de victoire. Et puis ces luttes, saint Honorat vient de le lui dire, il ne les soutiendra contre l'enfer que « pour arriver à la couronne de gloire ».

Après avoir reçu la plénitude du sacerdoce, Firmin dit adieu à l'évêque de Toulouse et à ses prêtres, et s'en retourna avec joie vers saint Honeste, son maître et on peut dire son père nourricier. Il lui apprit ce qui lui était arrivé pendant son voyage et lui répéta les paroles que saint Honorat lui avait adressées ; lui disant comment et de quelle manière il l'avait chargé d'annoncer le nom du Seigneur dans l'étendue des nations ; ce qui présageait une prochaine séparation du maître et du disciple, du père et du fils.

Saint Firmin séjourna quelque temps à Pampelune, avant d'accomplir la mission que lui avait donnée saint Honorat pour les contrées de l'Occident. Ce séjour, quoique peu prolongé, peut autoriser jusqu'à un certain

point la tradition navarraise qui considère saint Firmin comme le premier évêque de Pampelune. Mais, à proprement parler, il ne fut jamais qu'évêque régional, et le diocèse d'Amiens lui-même ne pourrait point le considérer comme son premier Pontife, s'il n'avait point versé son sang dans les murs de cette ville et reçu, par là même, une sorte de consécration spéciale que devait acclamer le culte de la postérité.

En méditant les Livres saints, Firmin était surtout frappé de ces passages : « Allez, enseignez toutes les nations et baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ». — « Ne vous inquiétez pas de savoir comment vous parlerez, car ce ne sera point vous qui parlerez, mais l'Esprit de Dieu qui parlera par votre bouche ». — « Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent la paix et le salut ! » Il résolut de suivre ces conseils de la perfection chrétienne, et, à l'âge de trente et un ans, il abandonna sa patrie, son père, son frère, sa sœur et tous ses proches pour venir prêcher la foi dans les Gaules.

Firmin, après avoir franchi les Pyrénées, commença son apostolat par cette vaste partie de notre France actuelle, connue alors sous le nom d'Aquitaine, qui se subdivisait en première Aquitaine, seconde Aquitaine et Novempopulanie. La partie de la seconde Aquitaine qui porta depuis le nom de Guyenne, fut le premier théâtre de ses exploits. Firmin, arrivé à *Aginnum* (Agen), où le paganisme était alors très-florissant, raffermir le peuple dans la foi que saint Martial de Limoges y avait prêchée quelques années auparavant. Il y rencontra un prêtre chrétien, nommé Eustache ou Eustage, qui évangélisait ce pays. Notre Saint s'arrêta quelque temps avec lui, pour l'aider dans son ministère apostolique, prêchant le peuple, lui annonçant le vrai Dieu et l'instruisant dans la foi catholique.

D'Agen le Saint se dirigea vers la première Aquitaine ; il parvint chez les Arvernes, et, passant près de la capitale de ce pays, il convertit au christianisme la plus grande partie des habitants de la contrée, ce qui nous porterait à supposer, avec les Bollandistes, qu'il fit un assez long séjour dans les environs d'*Augustonemetum*, aujourd'hui Clermont-Ferrand. Les Arvernes à cette époque avaient déjà reçu des semences de foi ; saint Austre-moine, premier évêque de Clermont, annonça l'Evangile dans cette cité dès le 1^{er} siècle.

L'apostolat de saint Firmin dans ce pays fut signalé par la conversion de deux personnages qui y occupaient, paraît-il, une position assez distinguée. Le saint Evêque fit la rencontre de deux ardents sectateurs des idoles, nommés Arcade et Romule ; il ne dédaigna pas d'engager avec eux une controverse sur la fausseté de leurs dieux, et, après de longues discussions, il finit par les convertir. « Ils rendirent les armes, embrassèrent notre religion et détestèrent la leur, rangeant par ce moyen beaucoup de gens sous les enseignes de la Croix ». Ainsi, déjà chaque pas de Firmin était une défaite pour l'idolâtrie. Depuis le moment où il avait franchi les montagnes qui séparent la France, sa seconde patrie, de la Navarre, l'erreur reculait et semblait fuir devant lui ; comme si les puissances infernales eussent craint d'entrer en lutte avec ce redoutable adversaire, certaines d'avance d'être vaincues. La conversion d'Arcade et de Romule contribua beaucoup à celle d'un grand nombre de leurs compatriotes. Après ces dernières conquêtes, notre Saint, abandonnant l'Aquitaine et se dirigeant vers l'Ouest, s'en alla chez les Andes, depuis l'Anjou, continuer son fructueux apostolat. Il s'arrêta à *Juliomagus*, capitale de la contrée (Angers). L'évêque de cette ville, que plusieurs manuscrits et d'anciens Bréviaires d'Amiens nomment

Auxilius, heureux d'avoir un tel coopérateur pour travailler à la vigne du Seigneur, voulut qu'il l'aidât à annoncer l'Evangile à ses ouailles encore païennes. Notre Saint resta donc quinze mois dans ce pays, prêchant, baptisant, confirmant. Dieu continua de répandre ses bénédictions sur ses travaux, et quand, voulant porter plus loin le flambeau de la foi et affronter pour Jésus-Christ de plus grands périls, Firmin se sépara d'Auxilius et reprit sa course apostolique, il avait amené à Dieu la plupart des habitants de l'Anjou.

Au milieu de toutes ces conquêtes, Firmin n'avait pas encore « beaucoup souffert » pour le nom du Seigneur. Cependant il les désirait avec ardeur ces souffrances qui, suivant la prédiction de son saint consécuteur, devaient le faire parvenir « à la couronne de gloire ». Apprenant donc que Valère gouverneur de la cité des Bellovaques, dans les Gaules, persécutait violemment les chrétiens et qu'un grand nombre d'entre eux y étaient tourmentés de divers supplices, à cause de leur religion, il résolut de se diriger vers cette ville, dans l'espoir d'éprouver sa part de la persécution. Quittant donc le pays des Andes, l'évêque missionnaire se dirigea vers le Nord-Est. Notre Saint arriva dans cette partie de la Gaule Lyonnaise, appelée depuis la Neustrie ou la Normandie, qui formait, avant la révolution le diocèse de Lisieux. Les environs de Pont-Audemer, en particulier, furent le théâtre de ses exploits apostoliques, et la tradition locale dit que saint Firmin a été arrêté par les païens, non loin de cette dernière ville.

Délivré de la captivité, où la tradition nous apprend qu'il fut un instant plongé, le Saint, dont elle n'avait fait qu'exciter le zèle, marchant en droite ligne vers le Nord, traversa la Seine et arriva chez les Calètes (le pays de Caux), au lieu où existe maintenant le village de Sommesnil (dans le canton d'Ourville, arrondissement d'Yvetot, département de la Seine-Inférieure), dans la verte vallée que traverse la petite rivière de la Durdent ; pays qui, à cette époque reculée, était déjà le siège d'une civilisation assez avancée. C'était non loin des bords de cette rivière que, quelques années auparavant saint Denis, de Paris, avait probablement baptisé les premiers chrétiens et que saint Mellon de Rouen devait venir, près de deux siècles plus tard, annoncer aussi les paroles de la vie éternelle. Nous ignorons la durée du temps employé par notre Saint à évangéliser les Calètes et de celui qu'il passa sur les bords de la Durdent. Enfin, toujours avide de souffrir pour le Dieu qu'il prêchait et ému par le récit des persécutions de Beauvais, il quitta ces rives enchantées, que sa présence avait sanctifiées, et disant adieu à cette contrée, il franchit les limites de la Gaule Lyonnaise et de la seconde Belgique, pénétra dans le pays des Bellovaques au commencement du second siècle, et fut bientôt dans leur capitale. Il y venait non-seulement pour convertir un peuple idolâtre, mais aussi pour consoler et raffermir dans la foi ceux qui avaient déjà embrassé le christianisme. Dès qu'il y fut entré, il commença son apostolat. Son ardente charité embrassa avec ardeur le soin de ces pauvres ouailles abandonnées et environnées d'ennemis. Il les encourageait, les fortifiait, et se portait partout où une âme pouvait avoir besoin de lui ; et, ne prenant de repos ni jour ni nuit, sans cesse il annonçait l'Evangile. Il s'employait tout entier à raffermir les fidèles, au milieu des embûches de la persécution, et à arracher de nouvelles âmes au culte des fidèles.

Il était impossible que le bruit des prédications de notre Saint et des conversions qu'il opérait ne parvint pas aux oreilles des autorités romaines. En effet, le gouverneur Valère apprit bientôt qu'un nouveau Lucien était

survenu tout à coup, pour consoler et fortifier ses enfants désolés. C'était en vain qu'on avait fait périr le compagnon de saint Denis et ses deux disciples, un autre évêque venait encore prêcher sa doctrine et cette secte chrétienne, qu'on pensait à jamais détruite, menaçait de remplir toute la ville. De semblables nouvelles ne pouvaient trouver Valère insensible : il ordonna d'arrêter Firmin et le fit amener devant lui. Le Saint confessa généreusement Jésus-Christ ; sa récompense ne se fit pas attendre : il fut violemment battu de verges, chargé de chaînes et jeté en prison, dans un fort voisin de la ville. Firmin, dans son cachot, eut longtemps à souffrir de la faim et de la malpropreté. Le Dieu des Martyrs, pour l'amour duquel il endurait ces tourments avec patience, ne l'abandonna point, et un Ange consolateur vint du haut des cieux visiter le Saint prisonnier, qui, même dans les fers, ne cessait d'annoncer l'Evangile à tous ceux qui pouvaient l'approcher et leur devenait de jour en jour plus cher.

Une seconde fois, le missionnaire semblait sur le point de couronner sa belle vie par le martyre ; mais Dieu, qui veillait sur lui, ne lui permit pas de quitter si tôt un champ de bataille où il avait encore d'autres victoires à remporter. Pendant ce temps, Valère mourut malheureusement, tué, dit-on, dans une sédition populaire, et Sergius lui succéda. Ce nouveau préfet ne changea point le système adopté par son prédécesseur ; il ne fit pas ouvrir les portes du cachot de Firmin, et l'on ne pouvait prévoir l'issue de sa captivité, quand tout à coup Sergius fut frappé de mort, d'une manière qui pouvait paraître un châtiment d'en haut. Alors les chrétiens, volant à la prison, s'empressèrent de rendre la liberté à l'Evêque captif, qui put reprendre l'exercice de son laborieux apostolat.

La persécution n'avait pas refroidi le zèle du Saint ; son courage, au contraire, avait grandi dans les fers, et, s'il était possible, il sortait de son cachot encore plus dévoué au salut de tous. Dès qu'il en eut franchi le seuil, il recommença ses prédications, confirmant par des miracles la foi des chrétiens et en convertissant chaque jour de nouveaux. Il fit bâtir à Beauvais une église qu'il dédia à saint Etienne, le premier des Martyrs. Elle fut, dit-on, construite au lieu même où notre Saint avait été emprisonné. La persécution, apaisée un moment par la mort du gouverneur Sergius, reprit une nouvelle force. Comme de nouveaux ennemis cherchaient encore le saint Apôtre pour le mettre à mort, les chrétiens le forcèrent à s'enfuir par une voie souterraine ; mais il ne cessa pas pour cela d'annoncer la foi aux Bellovaques et, allant par les bourgs et les villages, toujours il évangélisait.

Pendant le fructueux apostolat dont nous venons de retracer les principales circonstances, Firmin n'avait pas encore eu ce bonheur si désiré, de verser tout son sang pour la foi qu'il prêchait. Il avait bien vu l'immortelle couronne suspendue au-dessus de sa tête, mais toujours elle s'en était éloignée. Il y avait plus au Nord des nations qui avaient besoin d'être évangélisées, et il pouvait espérer y trouver enfin la palme du martyre. Il n'hésita pas à aller aussi leur faire entendre la bonne nouvelle. « Allons plus loin », se dit-il, « vers les Ambiani, chez les Morins, ces derniers des hommes, dont la cruauté fera couler mon sang ». Quittant donc les Bellovaques, où son passage devait laisser un impérissable souvenir, notre Saint se dirigea vers *Samarobriva Ambianorum* (aujourd'hui Amiens) où il devait, après de nouvelles conquêtes évangéliques, recueillir à la fin cette palme du martyre si ardemment souhaitée.

C'était dans les premières années du second siècle. Trajan, surnommé

le Très-Bon, régnait sur l'Empire. Sébastien et Longalus étaient gouverneurs de la Gaule-Belgique. Jeune encore par l'âge, mais déjà bien vieux par ses œuvres, l'illustre Apôtre est entré dans la ville qui doit être son siège épiscopal, et l'évêché d'Amiens est fondé. Dix-sept siècles se sont écoulés depuis ce jour à jamais mémorable et l'œuvre de saint Firmin subsiste encore. L'Empire romain, alors à l'apogée de sa gloire, a disparu ; l'antique monarchie française, moins ancienne cependant que l'évêché de Firmin, s'est abîmée dans le gouffre de 1793 ; les royaumes et les républiques se sont succédés sur notre sol, et l'évêché d'Amiens est toujours debout ; telle l'Eglise, immuable sur cette terre où tout passe, seule ne passe pas, parce qu'elle n'est pas de ce monde.

Ce fut donc le dix du mois d'octobre que saint Firmin entra dans la ville d'Amiens qu'il devait engendrer à Jésus-Christ ; c'est ainsi, dit un ancien Bréviaire, qu'il parvint jusqu'à elle, en prêchant l'Evangile depuis son départ de Pampelune, pour y recevoir la palme du martyre. Il y pénétra, dit la tradition, par la porte de Beauvais, c'est-à-dire par la porte de Longue-Maisière, située à la place Périgord, et y fut reçu avec grande joie par Faustinien, l'un des premiers sénateurs de la cité. Le saint Evêque reçut Faustinien au nombre des catéchumènes, après avoir baptisé toute sa famille, de laquelle devait sortir, environ deux siècles plus tard, un enfant qui reçut au baptême le nom de Firmin, en mémoire de l'Apôtre de sa ville natale, fut l'un de ses successeurs et partage maintenant sa gloire dans les cieux¹. Une ancienne tradition veut qu'en entrant dans cette cité, Firmin se soit arrêté au lieu où est maintenant la place Saint-Martin, et que là, dominant en quelque sorte la ville gauloise de Samarobrive, qui s'étendait à ses pieds ; ayant en vue, à sa gauche, le Château-Fort dans lequel il devait terminer sa vie par le glaive, et le bois sacré de la rue des Orfèvres, non loin de la prison où, bien des années plus tard, saint Quentin, le second apôtre d'Amiens, devait être renfermé ; et bravant le temple de Jupiter, que l'on peut croire avoir existé à l'endroit où s'élève maintenant la basilique de Notre-Dame, il ait annoncé pour la première fois le Dieu des chrétiens aux Ambiani étonnés.

Dès que Firmin fut entré dans la cité Amiénoise, il y commença ses prédications. Loin de vouloir se reposer des fatigues de son laborieux apostolat, il en chercha de nouvelles en s'empressant d'enseigner à tous ses habitants la doctrine salutaire du christianisme. Sans avoir un seul instant la pensée de se dérober, par le silence et l'inaction, à une nouvelle persécution, il annonça hautement l'Evangile ; montrant, toujours et partout, ce courage intrépide et ce zèle infatigable dont il avait déjà donné tant de preuves. Les Amiénois vinrent en foule écouter cet étranger qui prêchait une si étonnante doctrine. La grâce divine ne tarda pas à toucher leurs cœurs, et bientôt un grand nombre de conversions vinrent récompenser les travaux apostoliques du saint missionnaire. Non-seulement une grande partie du peuple demanda le baptême, mais les Premiers de la cité voulurent aussi embrasser la foi de Firmin. Les Actes de sa vie nous ont conservé les noms du sénateur Ausence Hilaire avec toute sa maison ; d'Attilie, d'une illustre famille romaine, veuve d'Agrippin, avec ses enfants, ses serviteurs et ses servantes, qui reçurent le baptême le même jour, des mains du grand Evêque, et, ajoutent ses Actes, « près de trois mille personnes de l'un et l'autre sexe furent baptisées en trois jours consécutifs ». A peu près à la

1. Saint Firmin le Confesseur, troisième évêque d'Amiens, au IV^e siècle, dont nous donnons la vie à ce jour.

même époque, le sénateur Faustinien, que saint Firmin avait reçu au nombre des catéchumènes dès son arrivée à Amiens, fut admis à recevoir le baptême, à la grande joie des chrétiens.

Firmin appuya ses prédications par de nombreux miracles. Castus, fils d'un notable habitant d'Amiens nommé André, avait eu un œil crevé, le saint Evêque le guérit et lui rendit la lumière. Deux hommes habitant les environs de la porte Clypéenne étaient malades de la lèpre ; il les guérit. Des personnes atteintes de la fièvre ou d'autres maladies venaient le trouver ; il invoquait sur eux le nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et la santé leur revenait. Par ses prières il chassait les démons, faisait marcher les paralytiques, rendait la vue aux aveugles, la parole aux muets. Enfin, ajoutent ses Actes, le Seigneur opéra par lui une quantité innombrable d'autres prodiges. « Ceux qui croiront », dit Notre-Seigneur Jésus-Christ, « chasseront les démons en mon nom, parleront de nouvelles langues, manieront les serpents ; s'ils boivent quelque poison mortel, ils n'en éprouveront aucun mal ; ils imposeront les mains sur les malades et les malades seront guéris ». Les merveilles accomplies par saint Firmin étaient la réalisation de ces promesses.

Quelque nombreuses que fussent les conversions opérées par Firmin, dans l'enceinte de la cité amiénoise, elles ne parvenaient pourtant pas à satisfaire le zèle ardent qui embrasait le cœur du saint Evêque. En voyant ces âmes privilégiées embrasser avec amour la foi chrétienne, il pensait à celles des autres habitants de l'Ambianum, encore enveloppées des ténèbres du paganisme comme un cadavre de son linceul. Il ne voulut donc pas rester à toujours enfermé dans les murs de Samarobrive, et la quittant seulement pour quelque temps, il alla annoncer également Jésus-Christ au peuple des campagnes. La tradition, qui nous a conservé le souvenir de cette partie de son apostolat, indique plusieurs endroits du diocèse d'Amiens qui furent témoins de ses prédications : tels sont Picquigny, Vignacourt et les environs de Boves. Picquigny, bourg situé sur la Somme, à trois lieues d'Amiens, remonte à une antiquité assez reculée. On y voit les ruines de l'ancien château des vidames d'Amiens, dont la construction première remonte au onzième ou douzième siècle. Il est de tradition, à Picquigny, que saint Firmin y a prêché la foi. On y voit encore, à l'entrée de la rue des Chanoines, à gauche, un petit monument en pierre placé à l'endroit où le saint Apôtre a annoncé la parole de Dieu.

Vignacourt est un des plus grands villages de France, du canton et à deux lieux au nord-est de Picquigny ; il compte près de quatre mille habitants.

Sans doute, au milieu de ses courses évangéliques, Firmin revenait fréquemment à Amiens ; puis, après avoir encore annoncé pendant quelque temps les vérités du christianisme à ses auditeurs attentifs, il retournait vers les habitants des campagnes, avec lesquels sa tâche devait être plus rude. Le peuple des villes, auquel les conquérants avaient fait abjurer de force le druidisme pour embrasser le polythéisme gréco-romain, devait moins tenir et tenait moins en effet à ses croyances religieuses. Il n'en était pas de même dans les campagnes, où le druidisme, banni des cités, s'était ancré avec l'énergie du désespoir, et où nous le trouverons encore, plus ou moins caché et défiguré, pendant plusieurs siècles. Car, violemment ébranlé au IV^e siècle, par saint Firmin le Confesseur, il ne disparut entièrement que vers le VI^e, grâce aux moines, dont les prédications contribuèrent puissamment à effacer ses derniers vestiges dans le cœur des habitants des villages et des hameaux picards.

Notre Saint ne se borna pas à évangéliser les seuls environs de sa ville épiscopale. Il s'avança plus loin et porta le flambeau de la foi chez les Morins. L'étendue du pays des Morins était considérable. Selon l'opinion la plus admissible, il comprenait le Ponthieu et l'ancien et immense diocèse de Thérouanne, qui, après la destruction de cette cité par Charles-Quint, en 1553, forma ceux de Boulogne, de Saint-Omer et d'Ypres. Les bornes de la Morinie étaient donc : au nord, l'Océan germanique ; à l'est, les Ménapii ; au sud, les Atrébates et les Ambiani ; à l'ouest, la mer Britannique. D'anciennes traditions locales lui font évangéliser Boulogne-sur-Mer, Thérouanne, Montreuil et une partie du Ponthieu.

De retour à Amiens, sa ville chérie entre toutes les autres, Firmin continua à y annoncer le Dieu des chrétiens. Lorsqu'il faisait entendre la parole de vie aux Amiénois, dit une ancienne tradition rapportée par les vieux Bréviaires, il répétait souvent : « Mes petits-fils, sachez que Dieu le Père, Créateur de toutes choses, m'a envoyé vers vous pour purifier cette cité du culte des idoles, et pour vous prêcher Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié selon la faiblesse de la chair, vivant par la force de Dieu ». Cette divine semence tombait sur un terrain bien préparé, qui lui faisait porter des fruits au centuple et comblait d'une douce joie le cœur du fervent missionnaire. La foi chrétienne s'établissait dans son pays, et y poussait ces racines fortes et profondes que dix-sept siècles n'ont fait qu'affermir, qui ont survécu à toutes les révolutions, à tous les bouleversements, et qui la font encore resplendir de nos jours d'une éternelle jeunesse. Ces merveilles s'opéraient au grand désespoir des prêtres idolâtres, qui voyaient de jour en jour les Ambiani délaisser leurs dieux pour la religion de Firmin, au point qu'il finissait par ne plus se présenter un seul adorateur dans les temples de Jupiter et de Mercure. Les oracles des faux dieux, rendus muets par la présence de saint Saturnin à Toulouse, avaient par leur silence causé la mort de ce saint apôtre de la Gaule ; la désertion de leurs temples à Amiens devait occasionner celle de saint Firmin. Notre Saint ne se contenta pas d'annoncer Jésus-Christ aux seuls habitants de la capitale des Ambiani, mais il parcourut en évangélisant une grande partie, sinon l'intégrité de leur territoire. Aux lieux que nous avons déjà cités comme désignés par la tradition pour avoir été témoins de son apostolat, nous ajouterons une éminence qui se voit près de Boves, entre la route d'Amiens à Péronne et celle d'Amiens à Montdidier, et qui est appelée dans le pays le *Mont d'Evangile*, parce que, dit la tradition locale, saint Firmin, du haut de cette élévation, annonça l'Evangile aux populations d'alentour, accourues pour entendre ce merveilleux étranger. La même tradition ajoute que saint Firmin vint plusieurs fois d'Amiens annoncer Jésus-Christ en ce lieu.

Cependant, les temples des idoles de Samarobrive restaient vides et les païens eux-mêmes étaient forcés de reconnaître l'éloquence de notre grand Apôtre. Le bruit de ses prédications et des nombreuses conversions qu'il opérait, finit par parvenir jusqu'aux oreilles des gouverneurs de la province, Longulus et Sébastien, qui étaient alors à Trèves, métropole de la première Belgique. Ils se hâtèrent immédiatement de venir à Amiens et y arrivèrent bientôt. C'était dans le courant du mois de septembre. Dès leur entrée dans la cité, ils ordonnèrent que tous les habitants eussent à se réunir sous trois jours au prétoire, dit Cimilien. L'orage se préparait, bientôt il allait éclater sur la tête de Firmin. Les trois jours écoulés, tout le peuple ambianien, les troupes, les tribuns se rendirent au prétoire. Les prêtres païens n'avaient

pas non plus manqué de s'y trouver ; ils voyaient enfin arriver le moment de se débarrasser d'un homme qu'ils regardaient comme un rival qui les importunait depuis longtemps, et comme un adversaire redoutable de leurs dieux. D'après le récit qu'on va lire, il est même permis de supposer qu'ils avaient provoqué cette convocation.

Quand tous furent rassemblés, les gouverneurs ordonnèrent aux membres de la curie de la cité et aux prêtres des temples de s'approcher, et, lorsqu'ils furent devant eux, Sébastien harangua la foule en ces termes : « Les très-sacrés empereurs ont décrété que l'honneur et le culte des dieux leur soient conservés dans toutes les contrées du monde, par tous les peuples et toutes les nations. Ils veulent qu'on offre de l'encens sur leurs autels et qu'on les vénère, selon les antiques coutumes des princes. Si quelqu'un tente donc de venir contre les décrets des très-sacrés empereurs, ou d'y apporter la moindre opposition, qu'il soit tourmenté de divers supplices, et, d'après les décrets des sénateurs et des princes de la République romaine, qu'il subisse la peine capitale ». Quand Sébastien eut cessé de parler, Auxilius, curial et prêtre des temples de Jupiter et de Mercure, prit la parole pour lui répondre. « Il y a ici », dit-il, « un Pontife des chrétiens, qui, non-seulement détourne la ville d'Amiens du culte et de la religion des dieux, mais qui paraît séparer l'univers entier et tout l'Empire romain du culte des dieux immortels ». — « Quel est », reprit Sébastien étonné, « quel est celui qui ose commettre un si grand crime et une telle profanation ? » — « Il se nomme Firmin », répondit le prêtre païen, « c'est un espagnol, très-adroit et très-éloquent et d'une grande sagacité. Il prêche et enseigne au peuple qu'il n'y a aucun autre Dieu, ni aucune autre puissance dans les cieux et sur la terre que le Dieu des chrétiens, Jésus-Christ, qu'il nomme de Nazareth. Il le dit tout-puissant par-dessus tous les dieux ; quant à nos dieux, il les appelle des démons et les dénonce hautement à tous comme des idoles et de vains simulacres, sourds, muets et insensibles. Il détourne tellement le peuple de leur religion, qu'il ne vient plus personne pour offrir de l'encens ni pour prier dans les temples vénérables de Jupiter et de Mercure, et il séduit en faveur de la secte chrétienne les cœurs de tous les sénateurs. Si vous ne le faites pas périr et si vous ne lui faites pas subir divers supplices, pour l'exemple des autres, il s'en accroîtra un grand danger pour la République, et il s'efforcera de bouleverser la stabilité de l'Empire jusque dans ses fondements. Mais écoutez nos conseils, très-excellent gouverneur ; pour sauver la République et pour retirer nos dieux et nos déesses d'un si grand péril, ordonnez qu'il soit amené à votre tribunal en présence de tous ».

Le discours, ou plutôt le réquisitoire d'Auxilius produisit sur Sébastien l'effet que le prêtre païen en attendait. « Le très-excellent gouverneur », désireux de sauver les dieux et les déesses du grand péril qui les menaçait, ordonna à ses soldats de se saisir de Firmin et de le lui amener, deux jours après, aux jeux du théâtre près la porte Clypéenne. Auxilius triomphe, l'heure du martyre va sonner pour le premier évêque d'Amiens ; encore quelques jours, et son éloquente parole ne proclamera plus la vanité des dieux de l'empire et la grandeur du Dieu des chrétiens.

Firmin apprit bientôt l'arrêt porté contre lui. Sans craindre la mort et sans avoir la pensée de se dérober par la fuite aux tourments dont il était menacé, il alla de lui-même se présenter aux juges. Deux fois déjà il a été près de mourir pour son Dieu, aujourd'hui il espère que son pèlerinage ici-bas va bientôt se terminer. Quand il fut dans le prétoire, il ne craignit pas

d'y proclamer la toute-puissance de Jésus-Christ et l'obligation de renverser les sanctuaires des idoles.

Sébastien lui fit alors subir un interrogatoire : « N'es-tu pas ce malfaiteur qui renverse les temples sacrés des dieux et qui éloigne le peuple de la religion des très-sacrés empereurs ? » L'Apôtre lui répondit avec assurance : « Si vous voulez savoir mon nom, je m'appelle Firmin; né en Espagne, je suis citoyen de Pampelune et issu d'une famille sénatoriale. J'appartiens à la foi chrétienne et suis revêtu de la dignité épiscopale. J'ai reçu mission de prêcher l'évangile du Fils de Dieu, afin que les nations apprennent qu'il n'y a pas d'autre Dieu, au ciel et sur la terre, que celui qui a tout fait de rien et par qui tout subsiste. Il tient entre ses mains la vie et la mort, et rien n'échappe à sa puissance. Au ciel, sur la terre et aux enfers, tout genou fléchit devant lui. Entouré des Anges et des Vertus des cieux, il abaisse les royaumes et brise les sceptres des rois. Tandis que les temps et les générations s'écoulent devant son éternité, il reste toujours immuable en face de la mobilité des siècles. Mais les dieux que vous adorez, sous l'influence du démon, ne sont que de vains simulacres, sourds, muets et insensibles, qui abusent leurs victimes et les précipitent aux enfers. Je viens vous déclarer que ces idoles sont l'œuvre du démon : reniez-les donc, si vous ne voulez point tomber dans les abîmes éternels, où gémit la puissance infernale ».

A ces mots, Sébastien, transporté de colère, jeta une exclamation qui trouva un rapide écho dans l'auditoire. Il s'écria ensuite : « Au nom des dieux et des déesses, au nom de leur invincible autorité, je t'adjure, Firmin, de renoncer à ta folie et de te soumettre à la religion de tes pères; sacrifie sur-le-champ aux dieux et aux déesses, si tu ne veux pas encourir des supplices de tout genre et le tourment d'une mort ignominieuse ». Bien loin de se laisser intimider par ces menaces, saint Firmin répondit : « Je ne redoute pas vos supplices : ce qui m'afflige en ce moment, c'est la folie qui vous fait croire qu'un serviteur de Dieu puisse se laisser ébranler par une coupable crainte. Accumulez les supplices, Dieu y proportionnera ses secours pour me faire obtenir, au terme des combats, la couronne de la gloire impérissable. Je ne veux pas échapper aux souffrances dont vous me menacez, en sacrifiant l'éternité de bonheur que le Fils de Dieu me réserve dans son royaume. Mais vous, vous serez condamné aux flammes perpétuelles de l'enfer, à cause des cruautés que vous exercez contre les serviteurs de Dieu ».

Le gouverneur, ainsi que toute l'assemblée, était frappé de la constance de Firmin et de la fermeté de ses réponses. Les Amiénois, qui se rappelaient ses éclatants prodiges, voulaient le délivrer. Aussi Sébastien n'osait-il point heurter le sentiment populaire, en ordonnant des tortures publiques qui auraient pu provoquer des troubles. Il feignit de laisser Firmin en liberté, mais il ordonna à ses soldats de l'arrêter prochainement, de le conduire en prison, de lui trancher la tête, en secret, dans son cachot, pendant la nuit, et de prendre soin de cacher son corps, après l'avoir mis en pièces, dans la crainte que les chrétiens lui rendissent un culte de vénération.

Le saint évêque put donc continuer quelque temps encore ses prédications pour affermir dans la foi les nouveaux convertis; mais les soldats du gouverneur, fidèles aux ordres qu'ils avaient reçus, les exécutèrent dans toute leur rigueur, en arrêtant saint Firmin; ils le conduisirent dans la prison du château, qui fut plus tard désigné sous le nom de *Castillon*. Ils fré-

missaient de rage en entendant leur prisonnier célébrer sans cesse, pendant la route, les louanges de Jésus-Christ : aussi se hâtèrent-ils de l'enfermer dans un obscur cachot dont ils scellèrent la porte, et devant lequel ils préposèrent des gardes.

Quand Samarobrive fut ensevelie dans les ombres de la nuit, des soldats armés de glaives se rendirent à la prison pour accomplir les ordres de Sébastien. Aussitôt que le saint évêque les eut aperçus, il devina son sort et, versant des larmes de joie, il s'écria : « Je vous rends grâces, ô souverain rémunérateur de tous les biens, de ce que vous daignez m'adjoindre à la société de vos élus. O roi miséricordieux et très-clément, veillez sur ceux que vous avez appelés à vous par ma voix, et daignez exaucer tous ceux qui vous invoqueront en mon nom ». Cette prière terminée, un soldat tira son glaive du fourreau et trancha la tête de l'apôtre.

Ainsi mourut le premier évêque de l'antique Samarobrive, le vingt-cinquième jour du mois de septembre, dans les premières années du second siècle, sous le règne de Trajan. Le sang de saint Firmin, répandu sur le sol humide de sa prison souterraine, était le premier sang versé par le paganisme, dans la capitale des *Ambiani*. S'il eût été donné au bourreau, qui venait de le faire couler, d'élever ses regards au-dessus de ce monde, il l'eût pu voir monter, comme un suave encens, jusqu'au pied du trône du tout Miséricordieux qui règne dans les cieux, pour retomber ensuite, en une douce rosée de grâce et de sanctification, sur les cœurs encore arides et desséchés de ceux des habitants de Samarobrive, que le zèle et le dévouement du saint apôtre n'avaient pu amener à la connaissance de la foi. Dieu accepta l'holocauste, bénit la prière du martyr, et la ville, consacrée par le sang de son premier évêque, devint plus tard une des plus chrétiennes cités de la France très-chrétienne.

Saint Firmin est représenté en costume d'évêque, mais rarement tenant sa tête dans les mains. On lui donne parfois, pour attribut, l'épée qui consumma son martyre. C'est seulement au portail de Saint-Riquier que nous voyons deux licornes à ses pieds : c'est là ce qui aurait fait adopter ces animaux pour support des armes de la ville d'Amiens. On sait que la licorne est l'emblème de la pureté, d'après une tradition qui a peut-être son origine dans l'antique religion des Perses.

Un des portails de la cathédrale d'Amiens (au nord de la façade) est dédié à saint Firmin. Sa statue domine le trumeau de la porte. Le personnage que le Saint foule aux pieds a le type et le costume romain ; nous croyons qu'il faut y reconnaître Sébastien Valère, plutôt que l'emblème de l'idolâtrie. Au dessous, on voit, d'un côté, la décapitation de saint Firmin dans sa prison, et, de l'autre, une scène qui représente peut-être Sébastien, méditant la perte du missionnaire. Quatre autres sujets, inscrits dans des arcades triflées, figurent des détails de l'invention des reliques. La statue de l'apôtre a pour cortège quatorze saints personnages, parmi lesquels on reconnaît saint Gentien, saint Salve, saint Domice, saint Honoré, sainte Ulphe, saint Fuscien, saint Victor et saint Firmin le Confesseur. Au tympan, les deux étages supérieurs des sculptures, composés de soixante-huit figures, représentent l'Invention du corps de saint Firmin et la procession triomphale de ses reliques.

Les clôtures du chœur, du côté de l'épître, sont consacrées à glorifier le fondateur de l'Eglise d'Amiens. Nous nous bornerons ici à indiquer simplement les sujets des médaillons.

Les treize médaillons, contenant en tout cent sept personnages, repré-

sentent les détails suivants : 1° baptême de saint Firmin ; 2° son éducation par saint Honeste ; 3° saint Saturnin baptise le père de saint Firmin ; 4° prédication de saint Firmin ; 5° il est sacré par saint Honorat ; 6° le saint évêque convertit Arcade et Romule ; 7° il évangélise Angers ; 8° il fait ériger dans Beauvais une église à saint Etienne ; 9° il guérit des infirmes ; 10° guérison de deux lépreux ; 11° Caste voit d'un œil qu'il avait perdu ; 12° guérison d'un malade ; 13° possédés délivrés.

Le martyre de saint Firmin est sculpté en ronde bosse dans le cloître de la cathédrale d'Amiens, qui conduit à la grande sacristie. On voit sa statue à la tour du nord ; sur le flanc gauche, entre deux fenêtres ; à la base du clocher doré ; dans la chapelle de Saint-Jean-Baptiste (œuvre de Poultier, 1710) et dans celle de Saint-Firmin (œuvre de Vimeu). A Notre-Dame d'Amiens, beau tableau de M. Lécureux, représentant saint Firmin qui baptise les premiers chrétiens.

Un livre d'heures manuscrit du xv^e siècle, conservé à la Bibliothèque de Boulogne-sur-Mer, nous montre saint Firmin tenant un cœur embrasé dans sa main droite. C'est là un attribut dont nous ne connaissons pas d'autre exemple. Des vitraux du xv^e siècle, à Saint-Firmin-en-Castillon, représentaient l'histoire de notre Apôtre. On le voit, tenant sa tête dans ses mains, dans un vitrail du xiii^e siècle, à la cathédrale d'Amiens.

Le bréviaire de Fr. Faure (1667) est orné d'une gravure de Sanson, représentant saint Firmin à genoux dans sa prison. Un bourreau, éclairé par son aide, s'apprête à lui trancher la tête. Trois spectateurs contemplent cette scène derrière une fenêtre grillée. — Dans le missel de Fr. Faure, saint Firmin décapité, gravure de Noblin. — En tête de ce missel et de celui de M. de La Motte, autre gravure de Noblin, où saint Firmin se trouve à côté de saint Jean-Baptiste. M. Guénebaud (*Iconographie des Saints*) décrit ainsi une gravure sur bois, d'après Burgmaier, pour la suite des *Saints de la famille de Maximilien d'Autriche*. « Saint Firmin debout, tenant une crosse et un livre ; à terre, devant lui, une tête d'évêque tranchée, près de laquelle un glaive ; divers instruments de supplice sont attachés à une colonne ».

A l'évêché d'Amiens, on conserve une tapisserie (1612) représentant l'entrée de saint Firmin à Amiens ; et, chez les dames Clarisses, un tapis de la même époque figurant la Décollation. Saint Firmin apparaît sur quelques anciens sceaux des évêques d'Amiens. Sur celui de Jean de la Grange, il est à côté de la Vierge qui tient l'enfant Jésus.

CULTE ET RELIQUES.

Le corps du glorieux Martyr ayant été laissé dans la prison, le sénateur Faustinien parvint à l'enlever secrètement pendant la nuit, et l'inhuma dans sa sépulture de famille, située près de sa métairie d'Abladène, à l'emplacement actuel de l'église de Saint-Acheul. Un sépulcre neuf, où personne n'avait encore été inhumé, reçut les restes du Martyr, enveloppés d'aromates et de précieuses étoffes. De nombreux miracles s'accomplirent sur ce tombeau, qui devait abriter plus tard une église érigée par saint Firmin le confesseur.

Son culte se propagea bientôt dans les diocèses voisins, dans quelques provinces même éloignées de la nôtre et pénétra ensuite en Espagne et en Angleterre. Sous l'épiscopat de saint Salve, le baron de Picquigny voulut relever du bras de saint Firmin. Le pape Alexandre III, en 1164, accorda une indulgence de quarante jours aux fidèles qui visiteraient le tombeau du saint Martyr, pendant l'octave de sa fête. Cette même faveur fut concédée en 1248, par Innocent IV, pour l'octave de l'Invention. Renault d'Amiens, seigneur de Vignacourt, fonda dans cette localité, en 1216, un chapitre de Saint-Firmin le Martyr, qui, au xviii^e siècle, comptait douze chanoines, dont l'un était curé de la paroisse.

Thibaud d'Amiens, archevêque de Rouen, mort en 1229, fonda dans sa cathédrale la fête de saint Firmin, et obtint que l'Eglise d'Amiens célébrât, de son côté, la fête de saint Romain, évêque de Rouen. L'Eglise d'Amiens célèbre toujours la fête de ce dernier pontife ; mais l'Eglise de Rouen, au moment de l'introduction de la liturgie romaine, a délaissé la fête de saint Firmin, bien qu'un culte de plus de trois siècles l'autorisât à conserver son antique usage.

En 1490, une petite chapelle fut dédiée à saint Firmin sous une arcade du jubé de la cathédrale. Un archidiacre de Notre-Dame de Paris, natif d'Amiens, Jean de Courcelles, fonda au xv^e siècle, dans cette métropole, une procession annuelle, le jour de la Saint-Firmin. C'est à la même époque qu'une chapelle de Notre-Dame de Caudebec fut dédiée à notre évêque : elle a été placée depuis sous le vocable de saint Pierre.

La procession générale du jour de saint Firmin fut instituée le 14 septembre 1598 ; à partir de l'année précédente, l'élection des membres de l'échevinage se fit le 24 septembre. Le lendemain, deux des magistrats municipaux, sortant de charge, portaient à la procession la châsse de saint Firmin.

L'Eglise d'Amiens célébrait jadis cinq fêtes spéciales en l'honneur de son fondateur : 1^o l'Invention et la Translation de ses reliques, le 13 janvier ; 2^o sa Décollation, le 25 septembre ; 3^o l'octave de cette fête, le 2 octobre ; 4^o l'Entrée de saint Firmin à Amiens, le 10 octobre ; 5^o la fête de la Reposition de ses reliques dans une châsse d'or, le 16 octobre.

La fête de l'Invention, transférée du 13 au 14 janvier, par M. de la Motte, à cause de sa coïncidence avec l'octave de l'Epiphanie, a été maintenue à cette dernière date dans la liturgie d'Amiens, et se célèbre très-solennellement à l'église Notre-Dame de Saint-Acheul. Jadis, plusieurs diocèses voisins fêtaient cette Invention, à des dates différentes. La Décollation de saint Firmin s'est toujours célébrée partout le 25 septembre, excepté en Espagne où on la transfère au 7 juillet.

En 1747, un mandement de M. de la Motte ne maintient comme fête chômée en l'honneur de saint Firmin, que celle du 25 septembre. A la suite du concordat de 1801, cette solennité fut transférée au dimanche le plus rapproché, et le jeûne de la veille fut supprimé. La messe actuelle de la Décollation, comme celle de l'Invention a été composée d'après d'anciens monuments liturgiques du diocèse : on y a conservé la belle préface du missel de 1752.

L'Eglise collégiale de Saint-Quentin célébrait, le 19 mai, la fête spéciale de l'Avènement des reliques de saint Firmin, de saint Victor, de saint Fuscien, etc., qu'elle possédait depuis le ix^e siècle. Nous trouvons une ou plusieurs fêtes de saint Firmin dans les Propres des abbayes du diocèse d'Amiens, dans les bréviaires actuels d'Espagne, dans ceux de tous les couvents de Prémontré, dans les anciens bréviaires ou les Propres actuels d'Amiens, Agen, Arras, Boulogne, Bourges, Bayeux, Beauvais, Cambrai, Châlons-sur-Marne, Evreux, Laon, Le Puy, Lisieux, Meaux, Nancy, Noyon, Orléans, Pamiers, Paris, Reims, Rouen, Saint-Omer, Senlis, Sens, Thérrouanne, Troyes, Toulouse, Tulle et Verdun. Depuis l'introduction de la liturgie romaine, l'office de saint Firmin a disparu de quelques-uns des diocèses que nous venons de nommer, lesquels l'avaient emprunté au bréviaire de Paris dans le cours du xviii^e siècle.

Le culte du saint pontife a été introduit par les Navarrais dans les possessions espagnoles de l'Amérique.

On fait des pèlerinages en l'honneur de saint Firmin : à Saint-Acheul-lès-Amiens, dont la crypte est veuve de son tombeau ; à Tully (Somme), pour se préserver des clous ; à Saint-Pierre-du-Chastel (Eure), contre les picotements, désignés sous le nom de *fourmilère* ; à Morbecque (Nord), où l'on va boire de l'eau du *puits de saint Firmin*, pour se préserver de la fièvre, des crampes et des rhumatismes ; à Cormeilles (Eure), pour faire marcher les enfants ; à Saint-Firmin-sur-Loire (Loiret), pour les douleurs en général ; dans diverses églises de Normandie, contre les tremblements ; à Saint-Martin-Saint-Firmin (Eure) ; à Saint-Firmin-des-Bois (Loiret) ; à la chapelle de Saint-Firmin de Pampelune, etc. Au moyen âge, on l'invoquait spécialement pour l'érésypèle et le scorbut.

A Sommesnil et à Greuville (Seine-Inférieure), il y a encore aujourd'hui une confrérie de Saint-Firmin. Des congrégations analogues existaient jadis à Madrid et à Saragosse.

Saint Firmin est le patron de la Navarre, des diocèses d'Amiens et de Pampelune, et patron secondaire de Notre-Dame d'Amiens, de Saint-Germain d'Amiens et du diocèse d'Arras ; treize églises lui sont dédiées dans le diocèse d'Amiens : celles de Croquoison, de Crouy, d'Eramécourt, du faubourg de Hem à Amiens, de Saint-Firmin (canton de Rue), d'Hocquincourt, de Millancourt, de Sourdon, de Thieulloy-la-Ville, de Tully, de Vaux-en-Amiénois et de Vignacourt. Le village de la Neuville-lez-Amiens célèbre sa fête le 14 janvier ; neuf dans le diocèse d'Arras : Bouin, Brévillers, La Calotterie, Fontaine-l'Étalon, Henneveux, Marles, Nempont-Saint-Firmin, Reclinghem, Sempy ; six dans celui de Beauvais : Doméliers, Saint-Firmin, Hainvillers, Le Mesnil-Saint-Firmin ; Le Saulchois, La Vacquerie ; quatre dans celui de Rouen : Esteville, Greuville, Sommery, Sommesnil ; trois dans celui d'Orléans : Saint-Firmin-sur-Loire, Saint-Firmin-des-Bois, Saint-Firmin-des-Vignes ; deux dans celui de Blois : Concriers, Saint-Firmin-des-Prés ; une dans chacun des diocèses de Cambrai, de Gap, Nancy, Nevers et Séz : Morbecque (Nord), Saint-Firmin en Val-Gaudemard (Hautes-Alpes), Saint-Firmin (Meurthe), Saint-Firmin de Bussy (Nièvre), Normandel

(Orne); une en Angleterre : North Crowley, dans le Buckshire; et un certain nombre en Espagne.

La compagnie des sapeurs-pompiers d'Amiens fait chanter une messe solennelle à la cathédrale, le jour de saint Firmin, sa fête patronale. A Amiens et à Abbeville, les corporations des tonneliers, des marchands et *devalleurs* de vin l'avaient aussi choisi pour patron. Les tonneliers d'Abbeville ont seuls persévéré dans leur patronage.

C'est sous son vocable qu'étaient jadis deux églises paroissiales d'Amiens, aujourd'hui détruites; une église collégiale de Montreuil; l'église du faubourg de Thoule, à Roye, dédiée plus tard à saint Médard; l'église des Bons-Enfants, située rue Saint-Victor, à Paris; un hôpital d'Amiens, qui occupait une partie de la rue actuelle des Ecoles-Chrétiennes, etc. La paroisse constitutionnelle érigée dans l'église des Cordeliers d'Amiens (aujourd'hui Saint-Remi) fut placée quelque temps sous le vocable de saint Firmin.

Les écoliers de la nation picarde, aux universités d'Orléans et de Paris, avaient choisi pour patron le premier évêque d'Amiens. Les statuts universitaires de juin 1331 prescrivent que les écoliers du diocèse d'Amiens, en entrant dans la faculté de Paris, doivent s'engager par serment à payer leur quote-part de la fête religieuse du 25 septembre. Cette solennité avait lieu, au XVII^e siècle, dans la chapelle du collège du cardinal Lemoine. A Orléans, cette fête se célébrait à la paroisse de Saint-Pierre-le-Puellier, le 13 janvier.

Il serait trop long d'énumérer les chapelles qui furent dédiées à saint Firmin; notons seulement celles qui lui furent consacrées : à Saint-Eloi de Dieppe, à l'église abbatiale de Saint-Denis, à la léproserie de Saint-Riquier; et celles qui aujourd'hui encore gardent son vocable, à Saint-Vulfran d'Abbeville et dans les cathédrales d'Amiens, de Rouen et de Pampelune.

Un certain nombre de localités portent le nom de Saint-Firmin. Outre celles que nous avons déjà désignées, nous mentionnerons, comme étant sous ce vocable, une annexe du Crotoy, une annexe d'Eppeville, un faubourg de La Fère, une rivière qui prend sa source au nord de Roye, une rue de cette ville, une place d'Amiens et une des tours de Saint-Vulfran d'Abbeville.

Le nom de saint Firmin est inscrit dans des anciennes litanies du moyen âge; dans des martyrologes de Rome, d'Amiens, de Cologne; dans ceux de Florus, de saint-Jérôme, de Raban-Maur, d'Usuard, de Wandelbert, etc.

On ignorait, au commencement du VII^e siècle, l'emplacement du tombeau du saint Firmin. Un rayon miraculeux le désigna à saint Salve, alors qu'il célébrait les saints mystères dans l'église de Notre-Dame des Martyrs; le corps mis au jour exhala une suave odeur qui se répandit jusque dans les diocèses voisins; ces reliques furent ensuite transportées jusqu'à la nouvelle église, dédiée à saint Pierre et à saint Paul, et déposées, à l'orient de l'édifice, dans une crypte qui fut décorée avec un art admirable en l'honneur de saint Firmin. Le même évêque orna ensuite splendidement la châsse avec de l'or et des perles. Cette translation eut lieu le 13 janvier.

Odulphe, trésorier de Saint-Riquier, obtint, en 864, de Hilmerade, évêque d'Amiens, un fragment du vêtement que portait saint Firmin, quand il fut martyrisé. En 860, Otger évêque d'Amiens, offrit quelques reliques du saint évêque à la collégiale de Saint-Quentin dont il avait été chanoine. Dans la première moitié du XI^e siècle, Alix de Crespy, femme de Thibaut III, obtint de son cousin Foulques, évêque d'Amiens, une parcelle du bras de saint Firmin, qu'elle déposa dans l'église souterraine de Provins qui lui fut dédiée. On voit encore les ruines de cette église, ainsi que celles de l'église qui se trouvait au-dessus, laquelle était dédiée à saint Pierre. Vers la même époque, une côte du Saint fut donnée à la collégiale de Saint-Martin de Picquigny, Saint Geoffroy, dont la dévotion envers le saint Martyr était grande, fit exécuter une nouvelle châsse extrêmement riche, où furent transférées les reliques de saint Firmin, vers 1110.

Un violent incendie avait dévoré une partie de la ville d'Amiens, le 3 août 1137. Pour reconstruire les églises, on résolut de recueillir des aumônes dans tout le diocèse; et, afin d'exciter la pieuse générosité des fidèles, on voulut transporter en divers lieux la châsse de saint Firmin. Au jour indiqué, les habitants de la ville se rendirent à la cathédrale, pour assister au départ des reliques, que la plupart considéraient avec une profonde douleur; les fidèles adressaient naïvement leurs plaintes à la châsse, chargée sur les épaules des prêtres, et conjuraient le Saint de ne point les abandonner. La procession continuait son chemin; mais, arrivée à la porte du Grand-Pont, qui se trouvait dans la chaussée Saint-Pierre, la châsse devint immobile, et ceux qui la portaient ne purent lutter contre la force surnaturelle qui les arrêtait. Les reliques furent rapportées triomphalement dans leur sanctuaire, au milieu des élans de la joie populaire qui, à cette occasion, décerna à son Patron le surnom de l'*Amoureux*.

Vers 1180, on commença à recueillir des offrandes pour la construction d'une nouvelle châsse. Elle était terminée le 16 octobre 1204, époque où eut lieu la translation. Ce précieux monument en or pur, avait la forme d'une maison et offrait douze tableaux émaillés, relatifs à la vie de saint Firmin.

En 1185 ou 1186, Pierre Paris, évêque de Pampelune, obtint de Thibaut d'Heilly une partie du chef de saint Firmin, qu'on vénère, encore aujourd'hui, à l'église de Saint-Laurent.

A une époque inconnue, mais antérieure au XIV^e siècle, on avait détaché du corps de saint Firmin un bras, avec lequel, aux fêtes de l'Invention et du Martyre du saint Apôtre, l'évêque d'Amiens donnait la bénédiction. Le chef avait été également mis à part, dans un reliquaire spécial

que deux échevins portaient aux processions. Quant à la grande chässe, elle était portée par des chevaliers dans l'intérieur de la cathédrale, et ensuite dans les rues, par six bourgeois. Cet usage étant tombé en désuétude, l'échevinage le fit revivre dès l'an 1465, en faisant valoir, auprès du Chapitre, l'antiquité de ce privilège.

Ce n'est pas seulement aux jours de fêtes de saint Firmin et à la solennité de l'Ascension qu'avaient lieu ces processions : c'était aussi dans les temps de sécheresse. On raconte que, en 1478, au moment où la chässe arrivait à l'église Saint-Acheul, une pluie abondante vint exaucer tous les vœux et fit disparaître toute crainte de famine.

La veille des processions de saint Firmin, les officiers de l'évêque convoquaient les vassaux de l'évêché, pour qu'ils montassent la garde, pendant la nuit, près de la chässe exposée. Les officiers devaient faire le guet à l'extérieur de la cathédrale.

La chässe de saint Firmin fut fréquemment enrichie par des dons de bijoux et de pierres précieuses, lesquels sont mentionnés dans les divers inventaires du trésor de Notre-Dame. Une partie de ces joyaux furent volés en 1573. De pareilles soustractions se renouvelèrent dans le cours du XVII^e siècle.

En 1588, on vendit quelques joyaux du chef de saint Jean-Baptiste, pour faire fabriquer un buste en argent où l'on mit le chef de saint Firmin, conservé jusque-là dans une sorte de coupe. Ce nouveau reliquaire fut porté processionnellement, le 27 février 1590, pour demander le succès de l'armée catholique contre les Huguenots.

Une relique de saint Firmin, donnée par l'évêque d'Amiens à l'église d'Haisnes, près La Bassée (Nord), était en grande vénération dans ce pays.

Quand la chässe de saint Firmin fut envoyée à La Monnaie (1793), M. Lecouvé, maire d'Amiens, recueillit les reliques, consistant en neuf ossements : L'omoplate du côté droit, les deux os coxaux incomplets, les deux cubitus, un radius, le fémur droit, les deux tibias, et les remit à M. Lejeune, curé constitutionnel de Notre-Dame. Cet ecclésiastique restitua son précieux dépôt, en 1802. Ces reliques, vérifiées en 1816 et 1829, ont été solennellement transférées avec d'autres ossements de Saints, le 14 janvier 1851, dans une chässe d'argent, du XIII^e siècle, dont un anonyme avait fait don à Mgr de Salinis. Le 19 janvier 1851, une petite relique de saint Firmin fut solennellement transférée à l'église Saint-Germain, dont le premier évêque d'Amiens est patron secondaire, et déposée dans la chässe de saint Germain d'Ecosse.

On a conservé aussi des reliques plus ou moins importantes du saint évêque : A Amiens dans les églises Saint-Jacques (1825), Saint-Leu, Saint-Firmin (1861) et Saint-Martin; à l'Hôtel-Dieu; aux couvents des Carmélites, de l'Espérance, de Louvencourt, du Sacré-Cœur, des Urselines, et de la Visitation; dans le reste du diocèse, au Saint-Sépulcre d'Abbeville, à Corbie, à Fay (Chaulnes), à Longpré-les-Corps-Saints, à Mailly, au Mont-Saint-Quentin, Picquigny, à Vignacourt, etc.; dans les diocèses voisins, à la cathédrale et à Saint-Nicolas d'Arras, à Saint-Firmin, près de Chantilly; à Sommesnil et à Saint-Vandril (Seine-Inférieure), à Saint-Martin de Laon, etc.; à Pampelune (cathédrale, Saint-Laurent et église Saint-Firmin d'Aldapa).

On conservait jadis, à l'église Saint-Jean de Picquigny, une côte de saint Firmin avec des ossements de saint Varlois et de saint Luxor, dans une chässe du XI^e siècle. L'inventaire de la cathédrale de Noyon (1426) mentionne « des draps de saint Firmin dans un coffret d'argent ». D'autres anciens inventaires signalent de ses reliques à la cathédrale de Laon (1523); aux collégiales de Saint-Vulfran et de Saint-Quentin; aux abbayes de Saint-Acheul, de Saint-Jean d'Amiens, de Saint-Riquier, de Saint-Vaast d'Arras, de Saint-Remi de Reims; aux couvents des Célestins d'Amiens et des Chartreux d'Abbeville, etc.

Nous avons extrait cette biographie de l'*Histoire de saint Firmin*, par M. Charles Salmon et de l'*Hagiographie du diocèse d'Amiens*, par M. l'abbé Corblet.